



HAL
open science

Scripta volent, Verba manent

Catherine Hass

► **To cite this version:**

Catherine Hass. Scripta volent, Verba manent. AMASTRA-N-GALLAR, 2014, Natacha Michel, 16, pp.112-131. hal-01504351

HAL Id: hal-01504351

<https://hal.science/hal-01504351>

Submitted on 9 Apr 2017

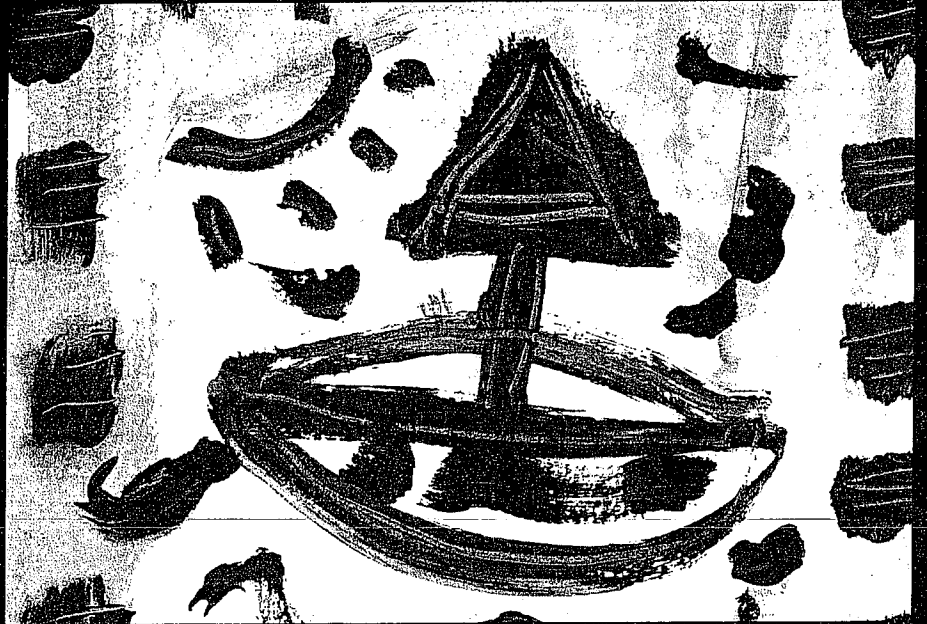
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NATACHA MICHEL

Alain Badiou
Françoise Balibar
Michael Batalla
Philippe Beck
Michel Deguy
Florence Delay
Antoine Dufeu
Liliane Giraudon
Catherine Hass

Sylvain Lazarus
Jean Meyer
Pablo Meyer Rojas
Jean-Claude Milner
Ivana Momčilović
Martine de Rougemont
Claude Royet-Journoud
Brigitte Touillet



AMASTRA-N-GALLAR
N° 16 inverno 2014

CATHERINE HASS

Scripta volant, verba manent

Serrée contre l'œuvre littéraire de Natacha Michel et la devançant parfois, il y a la politique, sa vie politique militante. Cette vie est la doublure du manteau littéraire, indissociable de lui et invisible à ceux qui ne savent pas. Une œuvre souvent sans nom propre parce qu'en politique il faut au moins être deux et que les écrits sont sans auteur – mais pas sans penseur. L'autre œuvre, sans reliure ni collection, s'est construite à mesure de processus politiques et de meetings, d'enquêtes, de tracts, de conférences, de journaux, et ce depuis 68.

Les textes politiques de Natacha Michel disent le présent invincible de la politique mais aussi sa grandeur, sa puissance. Grandeur de la Pologne de Solidarność, invincibilité d'une manifestation d'ouvriers sans papiers, puissance d'une grève ouvrière. La politique est, pour Natacha Michel, présent et fidélité. Peut-être – c'est une hypothèse – parce que l'émancipation est pour elle toujours une idée neuve et non un coussin de velours que l'on garde avec soi et sur lequel on médite. Une idée neuve qui ne se reconduit pas et dont le destin est de cesser dès lors que le réel l'infirmes. Pour qu'une idée demeure une idée neuve, il faut qu'un jour elle cesse.

Alors que la politique est souvent la langue de l'itération où la ligne de la plume doit suivre, au mot près, la ligne politique, que les gardes rouges du langage peuvent mener des réquisitoires pour un mot ou deux de travers, Natacha Michel, dans un équilibre secret et hardi joint, avec une même inflexibilité, discipline et liberté. La langue, langue de l'éloge, ne cède jamais tout en restant disciplinée aux mots d'ordre et aux luttes des organisations politiques dont elle fut une dirigeante et une militante.

Si on ne peut dédoubler la politique de l'écrivain c'est que la prose ne se dédouble pas. Que ce soit dans un texte politique ou dans un roman, elle est la même, car écrire, pour Natacha Michel, a le don de tout contenir. Il n'y a pas deux langues. La langue, en politique, en littérature, est toujours celle des mots neufs. Natacha Michel est à l'affût, précipité ou patient, de mots neufs, de toute pensée neuve, la sienne, celle des autres, de tous les autres, parce que la langue élucide, nomme et invente.

Natacha Michel tend une corde vive entre l'existence et la pensée, dont l'évidence est le secret. Peut-être est-ce le recueil de poésies *Ouvriers vivants*¹ qui témoigne le mieux de cette langue-une qui peut tout contenir. Pour *Ouvriers vivants*, Natacha Michel demanda à des poètes, à des écrivains de se rendre dans des collectifs d'ouvriers sans papiers, alors en lutte pour la régularisation avec le Rassemblement², et d'écrire. Langue-une contre celle de l'État et ses mots de mensonge (clandestin, sans-papiers, immigré) qui détruisent des vies en annihilant le réel (ouvrier).

Tu contre Je : « Tu es mort, non, je suis vivant, tu n'es pas né, je suis né, tu es mort et absent, non je suis là et vivant, tu n'existes pas, j'existe, tu n'es pas là, je suis là, tu ne travailles pas, je travaille, tu ne lèves pas les poutres, je lève les poutres, tu ne dors pas, je dors, tu ne manges pas, je mange, je te ferai disparaître, je ne peux pas disparaître, tu n'as jamais été là, j'étais là, tu ne marchais pas, j'allais au chantier tous les matins, tu t'en vas, je ne m'en vais pas, tu es mort, je suis vivant, tu es vieux, je suis jeune, tu es vieux et triste, je suis jeune et joyeux, tu ne vas pas au travail, je vais au travail, il n'y a plus de travail, il n'y a plus de travail, il y a encore du travail, il n'y a plus d'espoir, je suis l'espoir, il n'y a plus de forces, il n'y a plus de volonté, j'ai de la volonté, tu partiras, je resterai, tu n'as plus le droit de marcher, je

1. Philippe Beck, Jean-Marie Gleize, Josée Lapeyrère, Vannina Maestri, Katalin Molnár, Charles Pennéquin, Christophe Tarkos, *Ouvriers vivants*, préface de Natacha Michel, Al Dante, 1999.

2. Bataille du Rassemblement des collectifs des ouvriers sans papiers des foyers et de l'Organisation politique, 1997-2008.

marche, tu n'as plus de droit de parler, je parle, tu n'as pas le droit de chanter, je chante, tu n'as pas le droit de lever les yeux, je lève les yeux et je regarde, tu as traversé la rue en dehors du passage pour piétons, je n'ai pas traversé la rue, je suis resté sur le même trottoir toute la durée de mon chemin, je n'ai pas traversé, tu ne chemineras plus, je cheminerai, tu ne sais pas, je sais¹»

La langue-une suppose un monde-un où des poètes se rendent dans les chambres et les cuisines de foyers ouvriers, où des ouvriers se rendent dans le foyer des poètes. La langue-une, c'est un monde confiant dans le lien entre la pensée et la vie, flinque Natacha Michel tend là où elle le peut, un monde où il ne s'agit pas d'aller voir ailleurs mais, au contraire, d'aller voir ici. La langue-une, parce qu'elle n'est pas langue unique, est parfois plusieurs langues et rend possible d'autres langues que celle de l'écrivain. C'est peut-être là l'œuvre invisible la plus importante de Natacha Michel, son talent généreux : offrir des possibilités d'être, d'un texte, d'un journal, d'un livre, d'une manifestation, d'une parole, d'une initiative, d'une pensée.

Natacha Michel invente puis occupe la place du possible, un possible corne d'abondance, un possible panoptique mais ouvert.

La langue-une du monde-un ne se pare pas différemment selon les circonstances. Un texte peut ouvrir, indifféremment, un recueil de poésie contemporaine et un meeting à la Mutualité. Il n'y a pas de langue haute et de langue basse, de langue majeure et de langue mineure, etc. Il y a l'infinité de la langue : «Il n'est pas vrai que nous soyons seuls dans une France éteinte, milliards de paupières closes, radieuses de lepénisme généralisé, dans le corridor d'opinions qui va du Front national à Jospin. Capable de dire : "la France pour tous", capable de ne pas mourir du chagrin d'être au monde, voilà aujourd'hui le mouvement des ouvriers sans papiers des foyers. La curiosité de la terre est infinie. Les ouvriers sans papiers des foyers, ces gens, mariés, pas mariés, jeunes ou vieux, avec papiers, sans papiers, sont ceux par qui

¹ Christophe Tarkos, ouverture d'«Ouvrier vivant», poème qui donne son titre à l'ouvrage.

différents mots obtiennent délivrance. Le mot "ouvrier" qui était celui de Mitterrand, a été remplacé par le mot "immigré". Mais aussi le mot "vie". Un mot peut voir jusqu'au plus profond de nous : un tract des ouvriers sans papiers des foyers dit : "la vie, c'est pour tout le monde". Ce n'est donc pas une prime, ni même un droit, qui est aujourd'hui en cause, c'est la vie. Vivre ou ne pas vivre signifie avoir des papiers ou pas. Et c'est de votre vie et de la nôtre qu'il s'agit, puisqu'une France démocratique a besoin de vous. Et c'est de vivre comme tout le monde qu'il est question. Comme tout le monde, sans redouter de sortir du foyer, sans redouter de traverser la rue pour acheter un paquet de cigarettes, de vivre sans, à tout instant, craindre d'être arrêté, d'être battu, offensé, injurié, placé en camp de rétention, expulsé. En un mot, il s'agit de vivre comme tout le monde, de vivre en sortant¹.

« Comme tout le monde » atteste de la politique comme présent et fidélité, celle-ci étant au présent la présence du passé. Fidélité à 68 par le présent de ses principes, par l'alliance militante, alors, entre intellectuels et ouvriers : « Les ouvriers sont des gens comme tout le monde et nous en sommes d'autres. Il n'y a que la bourgeoisie, c'est même un signe distinctif chez elle, qui reproche aux bourgeois de rejoindre les ouvriers. Les ouvriers, à ma connaissance, ne s'en sont jamais plaints². » *Comme tout le monde* : l'égalité est un possible, pas un dogme ou un postulat.

Si je reprends depuis le début : la guerre d'Algérie est le nœud à partir duquel s'enroulera la politique puisque c'est l'institutrice, baccalauréat en poche, qui se rend aux bidonvilles de Nanterre pour se mettre à la disposition d'une religieuse afin d'écrire des lettres de femmes algériennes dont les maris sont emprisonnés.

1. Natacha Michel, « La vie pour tout le monde », dans *Ouvriers vivants*. Texte écrit pour le meeting du Rassemblement des collectifs des ouvriers sans papiers des foyers et de l'Organisation politique à la Mutualité, 1998.

2. *Ô jeunesse ! Ô vieillesse ! Mai 68, le Mai mao*, Les Conférences du Rouge-Gorge, 2002, p. 20-21.

Dans *Ici commence*, puis dans *Plein présent*, Natacha Michel écrit le Paris noir, mat et sanglant, de la guerre d'Algérie. Un Paris décillé et dans la vérité du massacre des Algériens d'octobre 1961, auquel Natacha Michel assiste : « Je compris que nous vivions toujours dans la guerre et que celle que j'avais crue terminée avec la mort de mon père continuait au cœur même de la ville, invisible hors des miroirs. Quand je repartis chez moi, j'étais, pour la première fois, en possession de quelques vérités. » « Qu'il y eût la guerre, curieusement, ne m'effraya pas. Ce dont j'avais pâti, c'est que l'on me l'eût caché, comme on m'avait caché l'histoire de mon père. J'eus le cœur allégé, comme lorsque, enfant unique, on apprend par hasard qu'on a des demi-frères. La ville prenait sens : son ouaté de brouillard, son élastique indifférence, ces gens qui se hâtaient pour éviter de voir et d'entendre. Il y avait, dans cette ville, des chemins qui menaient ailleurs que dans des cafés ou dans des jardins.

« Le lendemain, je revins sur place, elle était vide. Une chaussure noire sans lacets, comme un tiroir forcé, traînait dans le caniveau¹. »

C'est donc par un massacre que la ville révéla son secret, que la ville devint une en s'adjoignant sa vérité. Peut-être que Natacha Michel devint également une dans ces années-là, l'existence devenant complète puisque scellant la certitude de la littérature et de la politique, la certitude d'autres miroirs et du pas lent de celui qui décide de voir.

La politique cachée au grand jour révélera d'autres Paris à Natacha Michel. Fontaine-au-Roi, Hautpoul, Marc-Seguin, Gambetta, David-d'Angers, Diderot, Saint-Just, Petite-Pierre... autant de noms de foyers, noms propres d'un chiffrement sans mystère, tous points cardinaux du Paris révélé par la longue bataille du Rassemblement dans les années 2000.

Dans un portrait vibrant de Rosa Luxembourg, Natacha Michel écrit que le bonheur et la révolution furent les deux

1. *Ici commence*, Gallimard, 1973, p. 127-128 ; voir *Plein présent*, Verdier, 2012, p. 169 et suiv.

muses de Rosa¹. J'écrirais qu'à partir de la guerre d'Algérie la politique, la littérature et le bonheur sont les trois muses de Natacha Michel.

Si Mai 68 est lourd du Vietnam et non de l'Algérie, qui, elle, achève les années cinquante, si la jeunesse de 68 est jeune, la guerre d'Algérie est le moment décisif pour Natacha Michel. Il y aura donc quelques pas avec l'UEC (Union des étudiants communistes) avant un «non merci», le retour aux études, la philosophie et l'anthropologie, la rencontre avec Sylvain Lazarus. Et, non loin, dans ces années-là, la rue d'Ulm, la Bolivie de Guevara.

La rencontre avec Sylvain Lazarus est définitive puisque, pour Natacha Michel, la politique n'aura plus jamais lieu sans lui et que la politique ne cessera pas pendant quarante ans.

Mai 68 aura donc lieu, pour Natacha Michel, avec Sylvain Lazarus, avec l'UJCM (Union des jeunes communistes marxistes-léninistes) sur les barricades du Quartier latin et avec les ouvriers de la RATP porte d'Orléans. Elle rejoint, au mois de juin 68, la Gauche prolétarienne fondée juste après la dissolution de l'UJCM. Natacha Michel sera donc de ses débuts, ceux de la lutte antiautoritaire, contre le despotisme d'usine, contre les petits chefs, s'adressant également aux ouvriers et à la jeunesse étudiante et lycéenne. Mais dès 1969, sa dissidence s'affirme : la fétichisation de la révolte, la politique des coups, coups politiques et médiatiques où la révolution est tous les jours pour demain et pour de vrai, ont raison de son adhésion. Elle appellera cela l'*imminentisme* de la GP.

Quitter la Gauche? Pas avant d'avoir une issue puisque pour Sylvain Lazarus la politique n'existe qu'organisée. La question d'une nouvelle organisation se pose dès l'été 69, le regard tourné vers la Chine. La Chine la plus proche étant l'Italie, «Chine européenne²», Natacha Michel et Sylvain Lazarus y conduisent

1. Voir *Lettres sur tous les sujets*, n° 6, novembre 1992, Le Perroquet. Texte que l'on peut lire sur le site internet « Ici commence », à l'adresse suivante : <http://icicommece.net/spip.php?articler52>.

2. Titre du deuxième roman, Gallimard, 1975.

une vaste enquête auprès de tous les groupes révolutionnaires marxistes-léninistes. Au bout de l'enquête, et de quelques baignades dérobées aux réunions, Natacha Michel et Sylvain Lazarus trouvent les termes de leur nouvelle organisation. Ils quittent la Gauche prolétarienne avec les militants et ouvriers qui les rallient et fondent l'UCFML : l'Union des communistes français marxistes-léninistes. Cette fondation est doublée d'un appel aux intellectuels ; un seul répondra, mais ce fut le bon : Alain Badiou, alors à la gauche ouvrière du PSU. Leur rencontre dure plus de trente ans puisqu'ils dirigeront tous trois l'UCFML puis l'Organisation politique, fondée en 1984.

Pourquoi la Chine ? Toujours à cause du nouveau. Il faut lire *Ô jeunesse ! Ô vieillesse ! Mai 68, le Mai mao* pour comprendre que la modernité politique était à ce moment-là chinoise, puisque la Chine, au travers de la Révolution culturelle, mais surtout de l'expérimentation ouvrière de la Commune de Shanghai, donnait une issue au communisme après le dévoiement de la révolution par l'Union soviétique. Moderne, la Chine, en ce que la Révolution culturelle posait la question : « que faire » une fois que l'on a le pouvoir ?, et non : « que faire » pour le prendre ? Moderne également puisqu'elle proposait une figure ouvrière populaire dans une nouvelle présence, déprise du parti communiste. Ainsi, après l'effroyable soviétique, la Chine était le possible de l'émancipation : « Cette dernière répondait à une question que l'Union soviétique avait tragiquement loupée¹. »

Ô jeunesse ! Ô vieillesse ! est un éloge des importances du Mai mao, le Mai politique de Mai : « Mais, toujours est-il que le maoïsme d'ici fut le premier clairvoyant moderne sur l'Union soviétique. [...] L'opposition au parti communiste exista avant les maoïstes. Mais elle ne fut jamais avant eux d'une telle signification de masse². »

Écrit en 2002, *Ô jeunesse ! Ô vieillesse !* est étonnamment notre contemporain. Est-ce parce que Natacha Michel y compte Mai

1. *Ô jeunesse ! Ô vieillesse !*, op. cit., p. 8.

2. *Ibid.*, p. 17.

à partir de la politique, et non de l'idéologie, des mœurs, de la société? Pas uniquement. Si le Mai de Natacha Michel est si proche, c'est parce qu'il fut un commencement continué jusqu'à aujourd'hui et non une fin, c'est parce qu'il échappe à l'histoire, qu'il «appartient aux processus politiques et à leur pensée¹». Natacha Michel y écrit dans le présent et dans le nouveau de la séquence, à partir de ses ruptures. Mai 68 est une école du présent, cet organisateur de la politique à venir, faisant d'elle ce qu'elle est aujourd'hui: «Si je pense qu'il faut examiner Mai au travers des maos, c'est que seule leur tendance, leur esprit, donna une postérité politique et théorique. Laissons aujourd'hui de côté ceux qui le renient. [...] nous [...] avons fait et faisons un travail intéressant; nous ne l'aurions pas fait si nous n'avions pas été maos, n'avions pas été aux barricades, et aux usines, n'avions pas été à Flins, dont je ne vous ai pas parlé, en 69, et dans tout le reste².» Pour Natacha Michel, 68 ne fut pas le Mai des idéologies mais des possibles. Les noms des possibles ont changé, plus personne ne regarde vers la Chine ou le palais d'Hiver, mais les possibles demeurent. Je l'ai dit : l'émancipation est toujours une idée neuve.

L'échec de 68? Il lui est extérieur, tardif (1981) et signe le renoncement aux principes de 68 (excepté un : élections, piège à cons) : «L'échec, c'est le ralliement. Il fut, pour beaucoup et pour les maos principaux, ralliement à ce Mitterrand qui inventait l'État consensuel, moins ouvertement répressif que le précédent, mais propre à la servitude mentale de tous³.»

Après 68, 69 et la direction de l'UCFML avec Sylvain Lazarus et Alain Badiou. Union et non parti – logique : si 68 ne voulait pas le pouvoir, 69 rejette la forme parti –, l'UCFML est la seule organisation marxiste-léniniste issue de 1968 qui traversera l'élection de Mitterrand (la GP se dissout en 1973, après l'assassinat de Pierre Overney, et ses cadres vont à Jérusalem).

1. *Ibid.*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 31.

L'histoire impersonnelle de la politique se poursuit : années du militantisme professionnel, de la partition du pays en « régions », des réunions de cadres et de cellules à Clermont-Ferrand, à Nice, à la Mutualité. Années de la clandestinité en temps de paix, du groupe Foudre d'intervention pour la culture¹, créé et dirigé dans sa première période par Natacha Michel, années de la discipline politique, du *Marxiste-Léniniste*, le journal de l'UCF. Années d'une intellectualité forte de la politique, d'enquêtes, de constitution d'une figure ouvrière et de processus politiques populaires faisant fond sur la capacité politique des gens, dans les usines, les mines, les forges, les foyers, les cités.

L'UCFML traverse les années soixante-dix puis le regard se tourne vers la Pologne de Solidarność. Les noms des possibles changent peu à peu, laissant à ces années le prolétariat et la révolution, les contradictions entre les masses, l'État et la bourgeoisie. Fin des années soixante-dix, Sylvain Lazarus entreprend la saturation du marxisme-léninisme et plus largement la saturation de ce qu'il appellera le « classisme », afin de trouver les termes d'une nouvelle politique d'émancipation². Durant les années quatre-vingt, les *prescriptions sur l'État* succéderont aux contradictions et aux antagonismes. Le rideau de l'UCFML est tiré autour des années quatre-vingt, et publiquement en 1984, laissant place à une nouvelle organisation : l'Organisation politique. Et si le legs véritable de 68 était l'injonction à penser une politique de son temps ?

Si la Chine fut le nouveau en 68, le nouveau, en 1980, c'est la Pologne de Solidarność, la Pologne des grandes grèves des chantiers navals de Gdańsk et de l'affirmation d'une nouvelle figure ouvrière se constituant en peuple, en société, et non en classe, dans la séparation avec le parti-État communiste. Glas de l'URSS, glas du classisme. Post-léninisme. L'émancipation étant

1. Créé à l'occasion du film de Liliana Cavani *Portier de nuit* (1974), il donna lieu à des interventions interruptrices dans les cinémas. L'un de ses premiers mots d'ordre fut : « À bas l'obscurantisme des salles obscures ! »

2. Voir les textes « Qu'est-ce qu'une politique marxiste ? » (1978), « Notes sur le post-léninisme » (1981), « Peut-on penser la politique en intériorité ? » (1985), repris dans *L'Intelligence de la politique*, Al Dante, 2013.

aucune idée neuve, Natacha Michel, Pierre-Noël Giraud et Sylvain Lazard se rendent en Pologne et y conduisent une enquête auprès des ouvriers et du peuple polonais, auprès de ce moderne politique sans précédent. Être de son temps exige que l'on y soit. Natacha Michel consacrera l'Est de son *Canapé Est-Ouest* à l'enquête polonaise. Les premières années quatre-vingt seront donc portées par la nouveauté polonaise. L'exode vers le parlementarisme et Mitterrand d'anciens militants n'entraîne ni vacillement ni rétrécissement mais, au contraire, de formidables et profuses inventions, politiques, éditoriales.

Natacha Michel et Alain Badiou fondent, en novembre 1981, *Le Perroquet*, « quinzomadaire d'opinion¹ » un peu dromadaire et non uniquement parce qu'ils étaient, dans leurs articles polémiques, souvent chameaux ni ne passaient par le trou d'une aiguille. *Le Perroquet*, c'est une prestigieuse feuille de chou qui porta au plus haut l'intellectualité la plus fine, un journal qui s'intéressa à tout ce que le pays, et ce qui n'était pas le pays, comptait de politique vivante et d'idées neuves.

Le Perroquet disait avec prolixité la prolixité du monde et de ses nouveautés.

De la même façon que pour Natacha Michel un révolutionnaire est partout chez lui, la pensée est partout chez elle et *Le Perroquet* partout chez lui : chez Moses Finley, grand historien de l'Antiquité, ou Antoine Vitez, auprès des ouvriers de l'usine Peugeot de Charleville-Mézières ou de Talbot en 1984, chez Henry Bauchau ou encore en Chine lors de Tian'anmen, en Pologne et ainsi de suite durant huit ans, presque deux fois par mois.

Le Perroquet : « Un journal de vulgarisation qui ne soit pas vulgaire. Un journal du temps qu'il fait. *Le Perroquet* est un journal sur le temps, pas sur l'histoire. [Sa] deuxième source est l'adossement à tous ceux qui se battent réellement aujourd'hui. Leurs idées sont si longues, que même si elles ne s'en préoccupent

1. « Quizomadaire d'une opinion qui n'existe pas », disait *Le Perroquet*.

pas, elles touchent à tout ce dont traite *Le Perroquet*. C'est dans le même mouvement que nous allons à une manifestation ouvrière pour la régularisation des immigrés sans papiers et que nous parlons de Lacan, de Debord ou de Canguilhem. C'est la même nouveauté, quand bien même elle n'est pas la même¹.

Monde-un, langue-une et intellectualité-une, *Le Perroquet* était un journal politique qui présentait la vaste intellectualité des temps présents. Natacha Michel y écrit donc aussi, littérature de l'éloge, la grandeur d'un meeting de l'UCF en 1983 : « Un meeting d'ordinaire est une parole qui se mange froide.

L'atmosphère de kermesse, de championnat du monde et de menace dont parle Malraux dans *Le Temps du mépris* est aussi révolue que l'époque qui l'a vue naître. J'aime les meetings de l'UCF : ils nous sont contemporains. Propres aux temps où la "militance" n'est pas ralliement à des forces constituées, étatiques et parlementaires, où il ne s'agit pas de faire semblant ni de faire pression, ce groupe expose dans sa vérité et sa nudité ce qui est possible – c'est-à-dire impossible aux yeux communs – : la subjectivité de processus organisés intra-militants et intra-populaires. Cette poignée significative ne refait pas le monde, au sens où on lui referait le nez, mais fait de la politique quelque chose qu'on n'a pas vu ni entendu ailleurs. Le nombre n'est pas ce qui importe quand on se donne cet objet, ou à ce stade. Pour ce genre d'article, voyez ailleurs. Pour ces gens-là, de l'UCF, la politique est une donnée nouvelle. C'est même une conclusion qu'ils tirent de l'énorme crise du marxisme qu'ils furent les premiers à identifier ainsi : celle qui laisse sur la rive dévastée la possibilité d'une figure ouvrière. Non que la crise du marxisme soit ce qui épargnerait cette politique et la laisserait intacte, mais au contraire qu'elle l'ait fait naître. Il ne s'agit donc pas de refaire, mais de faire. Toute correspondance avec une perpétuation, une continuité avec un mouvement révolutionnaire et ouvrier défunt, est à leurs yeux abusive et abusée. Il s'agit d'être de maintenant.

1. « Conférence de presse : *Le Perroquet* interroge *Le Perroquet* », *Le Perroquet*, n° 4, II février 1982.

«Et ce meeting, cette assemblée plus proche de la séance, d'une exposition aisée et ferme d'idées et d'actions par ceux qui s'en font les auteurs, ne confondait rien. Ni l'ancien et l'actuel, ni la tribune et la salle, ni la politique et les politiques. La seule qui vaille et qui organise ce qu'ils nomment la capacité politique prolétaire ou populaire se trouvait là présente et non représentée. Et ces quelques heures, nommées meeting, partagées entre des interventions et un promenoir où les processus de cités et de villes étaient sur des murs, examinables — on s'interrompt, on alla voir, on discuta, on écouta —, la liberté des propos, leur intérêt, voilà qu'ils s'étaient de se placer hors du parlementarisme, de l'adoration du représentant ou du délégué, du syndicalisme. En ceci, heures non archaïques, non singées — ou imaginant une autre scène qui n'est pas, ou la possibilité de la parcourir du fil d'une critique tressé de tous les «oui mais» —, mais contemporaines, je le disais, de ce dont l'UCF se distingue : le mitterrandisme, le consensus de crise — ou, ce qui est (presque) la même chose, le dé-consensus de crise¹.»

Le Perroquet porta au jour le pays réel des années quatre-vingt, France qui n'a pas disparu avec l'élection de Mitterrand, mais France brutale que l'élection du même occulta : France des violentes fermetures des mines du Nord (Longwy), France où des ouvriers se battant pour leurs droits sont qualifiés de «chiites étrangers aux réalités sociales de la France» (Defferre et Mauroy, à propos de la grève de Flins en 1983), où dans une usine en guerre l'on crie «Bougnoules au four, bougnoules à la Seine» aux ouvriers tout en leur lançant boulons et pièces de moteur sans que le préfet ne réagisse (Talbot-Poissy, 1984). N'allez pas chercher plus loin le lieu de naissance du «problème immigré», de SOS racisme et du Front national : vous avez trouvé, c'est ici.

Les inventions éditoriales de Natacha Michel et Alain Badiou répondent aux coups portés par la nouvelle philosophie à la pensée comme à la politique. Leur conception de l'intellectualité, fièrement élitiste et polémique, fut l'objet de l'édition du premier

1. «Meeting», *Le Perroquet*, n° 28, 1^{er} juillet 1983 (<http://icicommence.net/spip.php?article139>).

numéro; «Contre l'abaissement des intellectuels», un éditorial et un manifeste, pour eux-mêmes et contre cette nouvelle philosophie, dont la thèse fut, à partir du milieu des années soixante-dix, pour dire vite, celle du devenir totalitaire et criminel de toute politique d'émancipation; la thèse selon laquelle le destin du marxisme, c'est les camps; la Kolyma.

Dans ce manifeste, Natacha Michel et Alain Badiou déclinent et éclairent ce qu'ils considèrent être les marques d'un abaissement des intellectuels: «1. la déclaration explicite qu'il n'y a aucun sens tenable à être du côté des opprimés; 2. la posture générale de se rallier aux démocraties occidentales; 3. la figure du reniement comme catégorie publicitaire de la conscience; 4. la conviction que l'exercice complet et affirmatif de la pensée est totalitaire et qu'il faut se contenter de savoirs spéciaux; 5. la haine de la vérité; 6. l'acceptation des invitations des puissants; 7. l'abdication de l'universel; 8. la prise d'abri sous le thème de la liberté, pour céder sur l'égalité; [...] 13. le soulagement à la pensée que personne de totalitaire ne viendra vous dire que vous dites des sottises; 14. le "ouf" à la mort de ceux dont la seule grandeur offensait votre inexistence; 15. la généralisation au commerce de la pensée de la doctrine de l'équivalent général (exemple: "Foucault et Girard, les deux plus grands philosophes de notre temps"); 16. le refus de la catégorie de l'impardonnable (exemple: Céline); [...] 18. la fin du mépris résolu dans lequel était tenu quiconque faisait carrière; [...] 20. de ne plus tenir ceux qui entrent aux académies pour des vieux cons, mais pour de jeunes malins; [...] 22. l'insouciance sourcilleuse de qui ne saurait parvenir à refuser une émission, un article, un colloque, une préface, une postface, une volte-face; 23. le fait de tenir l'aride labeur en quoi consistent des rendez-vous incessants, des coups de téléphone innombrables comme la nécessaire propagation de votre existence; [...] 27. abaissé quiconque achète les *Nouvelles littéraires* pour le mot littéraire et se plaint qu'il est de plus en plus petit; [...] 33. abaissé celui qui couvre le bon vieux carriérisme de l'apparence plébéienne syndicale du "Il faut bien vivre"; [...] 36. abaissés ceux pour qui le PCF et le syndicat sont l'Académie française de la classe ouvrière;

37. ceux qui déclarent stalinien quiconque a une idée arrêtée sur quelque chose; [...] 39. ceux qui chaque jour remercient la République de ne pas être obligée de changer le monde; 40. élitisme, définition : tonner contre; 41. [...] ceux qui au nom de ce qu'ils ne comprennent pas quelque chose le déclarent anti-démocratique; ceux qui jugent juste une cause au vu de son nombre d'adhérents et fuient devant un mouvement de masse en raison de ce qu'il n'est pas un nombre; [...] 43. ceux qui habitent le peu de vie qui leur reste de déclarer tous les jours que le marxisme est mort; 44. abaissement, le fait de ne se sentir autorisé à parler d'une chose qu'à condition de l'avoir trahie¹.»

Prodiges, les inventions éditoriales de Natacha Michel et Alain Badiou furent ininterrompues : les « Conférences du Perroquet² », *Lettres sur tous les sujets*, *La Distance politique*, les « Conférences du Rouge-Gorge », *La Distance Pi*. Journaux, conférences, publications, journées, ouvrages collectifs, furent les coupoles ouvertes et sans habits verts, démontables, amovibles, itinérantes que Natacha Michel et Alain Badiou, l'UCFML puis l'Organisation politique, montèrent et démontèrent où bon leur semblaient : le foyer du théâtre de l'Odéon, la Maison des écrivains, le Point éphémère, mais aussi des foyers ouvriers, des salles pour VRP où fauteuils, murs et sols sont recouverts de la même fausse moquette.

1. Natacha Michel et Alain Badiou, « Contre l'abaissement des intellectuels », *Le Perroquet*, n° 1, 17 décembre 1981 (<http://icicommence.net/spip.php?article141>).
2. Conférences, de 1985 à 1994, dont celles de : Françoise Balibar, *Einstein 1905. Unité et nécessité*; Florence Delay, *Supervielle est futur*; Pierre Lartigue, *Blanc sur noir*; Françoise Proust, *La Doublure du temps*; Alain Prochiantz, *Forme et mémoire. Le retour de l'homonculus*; Sylvain Lazarus, *Chercher ailleurs et autrement. Sur la doctrine des lieux, l'économie, l'effondrement du socialisme*; Philippe Lacoue-Labarthe, *Le Courage de la poésie*; François Regnault, *Le Visiteur du soir. Comment peut-on parler d'un spectacle ?*; Jean-Claude Milner, *Libertés, lettre, matière*; Jacques Rancière, *Les Mots de l'histoire*; Alain Badiou, *Samuel Beckett. L'écriture du générique et l'amour*; Natacha Michel, « C'est assez d'être ». *Madame de La Fayette*.

Au travers de toutes ces publications, conférences, rencontres, il s'agissait de faire exister, avec une même exigence, la figure ouvrière et la figure de l'intellectuel. Le possible continué de Mai 68 s'atteste là. Et seule la politique pratiquée par l'UCFML puis l'Orgapoli permettait cette alliance. Sans la politique, les conférences auraient été de simples causeries élégantes, ou pas; ou, plus vraisemblablement, elles n'auraient pas vu le jour. L'intellectualité y était militante sans pour autant être politique ou adossée à des processus politiques. Ces coupoles ouvertes offrirent à l'UCFML puis à l'Organisation politique une voilure les inscrivant dans le champ de la pensée contemporaine. Autre façon d'être de son temps, temps de la pensée.

«Inventions éditoriales» est cependant impropre, puisque pour Natacha Michel il s'agit avant tout d'inventer des lieux du dire. L'œuvre éditoriale de Natacha Michel vaut avant tout pour ce qui a lieu et non pour ce qui a été ou sera. Les publications ne visent ni l'avenir, l'écrit comme preuve qui demeurera, ni le passé, l'écrit-mémoire de ce qui a eu lieu, mais le présent, ce qui a lieu, tant le moment du possible se confond avec celui du dire. Le principe de publication, si cher à Natacha Michel, inverse le précepte «*Verba volant, scripta manent*». Il est «*Verba manent, scripta volant*», parce qu'il faut que le verbe reste et que les écrits volent : c'est la perpétuation du présent et du possible, être de son temps dans le temps.

Que les écrits volent, le secret n'étant pas, pour Natacha Michel, une affaire sérieuse, qu'il s'agisse de la mise au secret des textes ou du secret pour elle-même – son peu de goût des pseudos alors d'usage dans les années soixante-dix (Noémie Rosencrantz¹ et Josette – «J'ai pris français», dit-elle). Peu de goût pour le secret tout court, ce qu'il faut taire à ceux qui ne sont pas «nous», le «nous» des sociétés militantes des organisations politiques. Le secret n'est pas une affaire sérieuse, et le compliqué qui s'enroule sur lui-même l'ennuie parce qu'elle n'y croit pas. Natacha Michel goûte la clarté, la transparence : tout

1. Rosencrantz est le nom d'un comparse dans *Hamlet* de Shakespeare.

œuvre doit être portée au jour et au clair. La clarté n'est pas le simple mais une complexité portée à la lumière. Et l'esprit pédagogique de Natacha Michel portera, s'il le faut, cette lumière. (Elle peut entreprendre un cours sur Hegel à deux heures du matin en recourant à des notes du temps de l'agrégation, pour peu que vous lui posiez une question sur l'esprit.) Parce qu'il n'y a pas de secret, Natacha Michel aime le dernier venu, le petit nouveau, celui qui ne sait pas encore : le nouveau ne déstabilise pas, n'affaiblit pas, il ne peut que renforcer et maintenir vivant le principe même du nouveau. C'est pour cela que, pour Natacha Michel, la politique doit être toujours menée à la lumière et qu'elle se pratique sans masque de fer.

Pour Natacha Michel, qu'il s'agisse de publications, de conférences ou d'activités militantes, le plus grand nombre est le bon nombre. Le principe de l'infinité du monde prévaut, celui qui n'oppose pas le un au multiple mais fait exister les deux.

Dans les années quatre-vingt, le nouveau ne sera ni la Chine ni la Pologne, mais eux-mêmes puisque Sylvain Lazarus élabore sa propre doctrine politique au fondement de l'Organisation politique, créée en 1984. « La création de l'Organisation politique prenait acte que les référents marxistes-léninistes utilisés jusque dans les années quatre-vingt étaient inopérants, périmés ou, selon un autre vocable particulier à Lazarus, *saturés* quand on leur faisait livrer ce qui d'eux pouvait encore trouver usage et figurer dans une nouvelle *intellectualité*¹. » Moment de création intense pour Sylvain Lazarus, l'action politique fut, entre 1981 et 2007 (2008 : dissolution de l'Organisation politique) entièrement conduite par ses thèses et sa doctrine de la politique. Natacha Michel est la souris (et celle de l'ordinateur) qui tient la plume des inventions doctrinales, conceptuelles et catégorielles de Sylvain Lazarus (*Anthropologie du nom*², *L'Intelligence de la politique*). Petite souris à la maïeutique vigoureuse, herméneute appliquée (le filon pédagogique) dès lors qu'il s'agit de déplier

1. Natacha Michel, préface de *L'Intelligence de la politique*, op. cit., p. 12.

2. Seuil, « Des travaux », 1996.

l'intelligence de la politique de Sylvain Lazarus¹. L'œuvre de Natacha Michel est accomplie si l'on y distingue sa part invincible du possible; non comme un fantôme mais comme celle du possible des autres. Pour être clarté, les possibles, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui, sont toujours dits au présent invincible de la politique. Le xx^e siècle de Natacha Michel est l'histoire de ses possibles puisque ce qui advient ne dénoue jamais ce qui a eu lieu, le futur n'étant pas le *deus ex machina* du présent. Pour Natacha Michel, l'histoire n'rase pas les possibles, ces points de crête du courage, de l'émancipation, du nouveau :

«Le xx^e siècle a eu lieu», affirme-t-elle². Non, il ne s'y est pas rien passé, ou rien qui vaille. Non, il ne fut pas seulement, comme on nous le serine pour qu'on se rallie à ce qui est aujourd'hui, le siècle marqué par l'horreur, l'outre-humain, dont le symbole est le camp afin – par une tache d'huile intéressée qui est une tache sur la pensée – de faire s'équivaloir nazisme et communisme. Le siècle qui, saisi au travers de l'horreur, voit ses émancipations traînées dans le cercle sanglant et réduit à rien d'autre qu'une brume de peaux lacérées, à quoi par le mot "totalitarisme" on le confine, est une création récente. Non, le xx^e siècle ne fut pas le siècle du mal radical et de la destruction.

[...]

«Le xx^e siècle a eu lieu» signifie alors deux choses que je maintiens et vous appelle à maintenir :

«1. Furent xx^e siècle des yeux, ambassadeurs de feu et non d'aveuglement, yeux par lesquels on peut voir encore ce siècle.

«2. En dépit de la lueur aiguë des plaintes, sous le nom synthétique de révolution ont passé dans ce siècle non pas de grandes

1. Natacha Michel a réalisé l'édition de *L'Intelligence de la politique*, op. cit., et rédigé la préface. On pourra également lire «Le temps de la pensée. Autour de l'*Anthropologie du nom*, de Sylvain Lazarus», *La Lettre Horlieu-(x)*, n° 5, 1^{er} trimestre 1997 (<http://icommence.net/spip.php?article151>).

2. Starter dont Alain Badiou témoigne dans la dédicace du *Siècle*, Seuil, 2005.

de grandes ombres, mais de grandes lumières, celles des séquences politiques qui ne nous sont pas léguées pour que nous les recommencions, mais dans leur saturation même : réussite terrestre, ce moment politique, ou séquence du léninisme, par qui palpita, entre autres, une première idée de la figure ouvrière, c'est-à-dire "ouvrier" non comme membre d'une classe et produit de l'histoire, tâcheron muet ou bavard, mais comme acteur politique. Réussite terrestre qu'on peut nommer Mao, qui inventa les masses, nom de ce qui peut être mobilisé par la capacité politique. Autour de 68, petit moment et pas du tout séquence, mais avec la postérité que nous sommes, qui a induit que, sans l'histoire, sans le parti = l'exemple d'alors c'étaient les partis communistes – quelque chose pouvait avoir lieu¹.

Le xx^e siècle a eu lieu, le xxi^e siècle a lieu. Mille ouvriers sans papiers manifestent dans Paris avec le Rospop (nom affectueux donné au Rassemblement) un samedi après-midi de décembre. Ouvriers du jour et de la nuit – plonge, restauration, ménage, BTP, etc. –, faux invisibles de France puisque pas une route ne s'y construit sans leur force de travail et leur jeunesse, ils tiennent dans leurs pas, leur marche, leurs mots d'ordre, leur bataille, quelques heures de Paris pour eux seuls. Se battre allège les cœurs et les corps. La ville est leur, et, suspendu, Paris escorte la manifestation, déclinant sa plus belle lumière, transparence de l'intimité neuve entre le temps, la ville, la politique et des hommes *comme tout le monde*. La ville n'est pas un décor, une scène, avec des cafés et des boutiques de luxe, elle est des vérités.

Ici commence, Paris commence. Le Paris de la guerre d'Algérie de Natacha Michel n'a pas disparu, il n'est plus là, et la Seine, ce jour, n'était pas place de Grève des vies. Les flots étaient à leur vacarme tranquille, et Natacha Michel écrit la grandeur historique de ce quelques-uns que nous étions à manifester et prend à témoin l'une de ses muses, la lumière de Paris :

1. «Le xx^e siècle a eu lieu», intervention au meeting de l'Organisation politique, janvier 1999. Texte publié dans *La Distance politique*, n° 30-31, mars 1999 (<http://icicommente.net/spip.php?article146>).

«La lumière cascadaït du haut du génie de la Bastille, rebondissant sur les gens assemblés, sur les mille personnes venues des foyers, sur les touffes de Parisiens non noirs, non des foyers, qui ne savaient très bien pourquoi ils étaient là (pas pour une gauche plus que plurielle, que plurielle; ni en soutien coordinateur, ni pour faire un vote pour Cohn-Bendit aux élections européennes), mais parce que la lumière était qu'il y avait une manifestation du Rassemblement des ouvriers sans papiers et de l'Organisation politique. La lumière suivait ces mille marcheurs, coureurs, danseurs, au pas, le long du boulevard Bourdon, le long de la rue des Fossés-Saint-Bernard, elle seule les accompagnait rue des Écoles, se faisait chiper par les fenêtres qui s'ouvraient aux étages des immeubles Saint-Jacques, et la lumière remontait la rue Saint-Jacques et elle ralentissait en une large véronique rue Soufflot parce que la manifestation parvenait à l'embouchure, au petit estuaire de la fontaine de la place Edmond-Rostand où elle se dispersait.

«Manifestation qui n'avait d'étrange que d'avoir été suivie par la lumière, la belle lumière de Paris, qui ôte par exemple à Notre-Dame son air de crabe, quand elle est vue du pont de Sully, et lui donne son air de sirène veillant sur les monts. Et sur le pont de Sully justement, il y eut cette rencontre entre, d'un côté, la cathédrale, le jaune lumineux du Paris de beau temps, la courbe du fleuve, et, de l'autre, les ouvriers sans papiers exubérants, heureux d'être dehors, de se montrer, criant : "Ouvrier, ça compte; le travail, ça compte", "Immigré non, ouvriers oui", "On est ici, on est d'ici, on ne bouge pas". Ou, devant un restaurant, "J'ai travaillé ici deux ans", dit sur un ton de reconnaissance. Il y a eu la rencontre entre la lumière, en effet blanche et grise de Notre-Dame, et la ligne lumineuse, en effet noire, du front de la manifestation. Bonne pensée blanche et noire? Non. Une manifestation d'ouvriers sans papiers a eu lieu le 5 décembre à Paris, comptant mille personnes, manifestation blanche et noire comme est la lumière, et seule la lumière en a parlé¹.»

¹ «Lumière blanche et noire», *La Distance politique*, n° 29, janvier 1999 (<http://icicommence.net/spip.php?article125>).

Seule la lumière a parlé. Fée: Électricité qui ne cesse jamais d'être, Natacha Michel croit, gaieté incorrigible, qu'avec un peu d'organisation, et de lumière, tout est possible.